Un homme se penche sur son passé!… Si court qu'il fut en réalité, je croyais le mien, alors, immense. Il se déroulait sur deux continents. Si je faisais tourner la bobine à l'envers, il me promenait, à cheval, à travers la prairie canadienne, en raquette, sur les étendues neigeuses du Nord, en mer, sur l'Atlantique, en voiture, à bicyclette, ou à pied, sur les routes lorraines, ombragées de peupliers… Cela me ramenait à la maison de mon enfance, chaude ou fraîche, selon qu'il le fallait… Mais je ne regrettais rien! rien! rien!

Maurice Constantin-Weyer, 1928[1]

Arrivé au Canada après son service militaire, Maurice Constantin-Weyer[2] a fait tous les métiers : cow-boy, trappeur, chasseur, fermier, commerçant de chevaux, agent des terres, commis de magasin… et, surtout, il a observé le pays, sa nature, ses paysages et ses habitants.

1. *Un homme se penche sur son passé*, Paris, Rieder, coll. « Prosateurs français contemporains », 1928, p. 9.
2. Après son second mariage, en 1920, il ajoute à son patronyme celui de sa nouvelle épouse, Germaine Weyer. Tous ses ouvrages et articles sont signés Maurice Constantin-Weyer, sauf le recueil de poèmes *Les images* (Paris, Librairie Léon Vanier, 1902, 74 p.).

Avec l'entrée en guerre de la France en 1914, son patriotisme a refait surface ; il est retourné dans son pays d'origine pour aller le défendre. Trop blessé, il n'est pas revenu au Canada. Aussi, en son absence, le cours des événements au Manitoba a été modifié. Après la guerre, il a été tour à tour traducteur, journaliste, puis romancier, mais aussi peintre.

Homme d'une vaste culture, qui a fait des études classiques et scientifiques, il a abordé dans son œuvre des thèmes très variés, tels que le Manitoba et l'Ouest canadien, bien sûr, mais aussi la guerre, la nature, la pêche, le théâtre, la gastronomie, les voyages, l'histoire…

> M. Constantin-Weyer n'a pas toujours été écrivain, mais il possède une solide culture littéraire et sait faire un livre […][3].
>
> Il fut un homme d'une culture immense, un observateur subtil, à l'imagination prodigieuse mais clairvoyante, sachant apprécier les leçons de la Nature, comprenant l'effort qu'elle fait et l'effort qu'il faut pour la survivance de l'Homme[4].

Son enfance en Haute-Marne, son adolescence en Provence et son séjour au Canada l'ont profondément marqué. Même s'il a dit avoir quitté le Canada sans aucun regret, son passage en terre canadienne est souvent revenu hanter ses souvenirs. Le Canada est en quelque sorte un leitmotiv à travers son œuvre considérable d'écrivain et de peintre.

---

3. Alphonse de Parvillez, « M. Constantin-Weyer, chantre du Canada », *Études*, 66e année, 5 février 1929, p. 335.
4. Pierre Cony, « La vie et l'œuvre de Constantin-Weyer », *Cahier de l'Académie du Vernet*, Clermont-Ferrand, Imprimerie Egullion, 1973, p. 28.

De la Haute-Marne au Canada

Maurice Constantin est né le 24 avril 1881 à Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), dans une grande maison qui appartenait à la famille maternelle[5]. Sa mère, Amélie Bompard, était la fille du pharmacien du village et la petite-fille du maire de Metz. Son père, Alphonse Constantin, originaire du Vaucluse, était officier dans l'armée française. Blessé au cours de la guerre franco-prussienne de 1870, il se rend à Bourbonne-les-Bains pour se faire soigner ; il abandonne ensuite l'armée en raison de problèmes de santé pour devenir d'abord percepteur, puis directeur du journal *L'Avenir* à Langres.

Maurice Constantin, ses sœurs Marie-Laure et Marguerite (Daisy), et son frère Marcel, connaissent à Bourbonne-les-Bains, puis à Langres, une enfance relativement privilégiée dans un environnement bourgeois. Au début, l'éducation se fait à la maison. Il y a une institutrice allemande, puis une institutrice anglaise. La mère leur apprend aussi les rudiments de la musique[6].

Soucieux de donner une bonne éducation à Maurice, ses parents l'inscrivent, en 1889, au collège Stanislas à Paris. Son année de pensionnat n'est pas très heureuse. L'année suivante, il fréquente le petit séminaire de Langres.

---

5. La municipalité de Bourbonne-les-Bains a rendu hommage à Maurice Constantin-Weyer, le 25 septembre 1982, en apposant une plaque commémorative sur sa maison natale, en présence de Marcel Arland de l'Académie française et de nombreuses personnalités. Dans cette petite ville, il y a aussi une rue qui porte son nom.
6. Marie-Laure, qui a épousé un peintre, est harpiste ; Maurice est violoniste et Marguerite, pianiste. On sait peu de choses de Marcel, décédé à l'âge de dix ans.

En 1895, l'état de santé d'Alphonse Constantin se détériore, et la famille va s'installer aux environs d'Avignon. Le séjour en Provence va profondément marquer Maurice Constantin. D'ailleurs, c'est là qu'il va rencontrer l'entomologiste Jean-Henri Fabre. Il poursuit ses études au collège Saint-Joseph d'Avignon, où il obtient son baccalauréat en 1897. Quelques mois auparavant, son père avait succombé à ses blessures de guerre.

La famille Constantin déménage à Paris en 1898. Maurice fréquente alors la Faculté des sciences de la Sorbonne et s'inscrit aux cours des professeurs Le Dantec, Delage et Hérelle. Ce dernier deviendra son ami intime pendant la Seconde Guerre mondiale à Vichy. Au cours de son séjour parisien, il rencontre des personnalités du monde des lettres et des arts : Léon-Paul Fargue, Francis Jourdain, Jacques Villon, Émile Breysse, Henry J.-M. Levet, Gus Bofa[7], Alfred Cortot, Romain Rolland, Dunoyer de Ségonzac…

En 1901, Maurice Constantin se rend à Toul pour effectuer son service militaire[8]. Il rencontre un sergent ayant vécu au Canada, qui lui vante les mérites de ce pays lointain. Maurice s'y intéresse et planifie même son départ, après son service militaire. Entre-temps, il avait publié un recueil de poèmes, *Les images*, en 1902 :

7. Bofa a dessiné l'illustration de la couverture du premier roman de Constantin-Weyer, *Vers l'Ouest* (Paris, La Renaissance du livre, 1921, 251 p.).
8. À cette époque, le service militaire en France dure trois ans. Mais, avec le décès de son père en 1898, Maurice Constantin devient soutien de famille et son service militaire est réduit à un an.

Pour ce qui est du Canada, je mûris mon projet qui m'apparaît de plus en plus sous un jour favorable, sans toutefois que je m'en dissimule les inconvénients, ni le labeur. La Colombie Britannique que j'ai choisie de préférence à toute autre à cause de son climat et des moyens de transport est un pays où la richesse proviendra dans trois ou quatre ans des mines d'or et d'argent qu'on arrivera à découvrir de partout. Aussi l'affolement général fait que beaucoup de gens vendront d'une façon avantageuse pour l'acquéreur les terres de plaines où il n'y a que des pâturages pour essayer de s'enrichir comme au Klondyke. Mais alors ce sont les éleveurs qui auront tous les avantages, en continuant à vendre le bétail en gros à Montréal, Vancouver ou Chicago, et en plus le superflu sera facilement écoulé par les travailleurs des mines. J'ai beaucoup étudié déjà et je vais étudier davantage encore. D'ailleurs la première saison, je me placerai comme contre-maître pendant un été pour apprendre le métier, puis je chercherai selon mes moyens un établissement en exploitation du gouvernement canadien et je travaillerai. Ne t'inquiète donc pas du côté des difficultés normales[9].

9. Extrait d'une lettre de M. Constantin à sa mère, non datée de Toul. Cette lettre est reproduite dans André Fauchon, *Hommage à Maurice Constantin-Weyer (1881-1964)*, Saint-Boniface, Collège universitaire de Saint-Boniface, 1988, p. 7-8. On peut consulter le site Internet consacré à Constantin-Weyer : http://www2.ustboniface.mb.ca/cusb/ afauchon/MCW/MCWeyer_index.html (site consulté le 1er mai 2012).

Son séjour au Canada

Lorsqu'après mon service militaire, je suis parti
pour le Canada, j'ai probablement fait une sottise,
mais sous certains rapports cette sottise m'a été profitable.

Maurice Constantin-Weyer[10]

Après son service militaire, Maurice Constantin, en compagnie de Raoul de Villario, qui deviendra son beau-frère, décide de venir s'établir au Canada. On ne peut pas préciser à quel moment a eu lieu le départ de la France, ni à quel moment ils sont arrivés, ni ce qu'ils ont fait avant de s'installer à Saint-Claude (Manitoba) à l'automne 1903[11]. Pourtant, n'avait-il pas écrit dans la lettre à sa mère citée plus haut qu'il voulait s'établir en Colombie-Britannique ?

L'année suivante, on les retrouve en France, sans toutefois connaître le moment et les circonstances de ce retour dans leur pays.

10. Maurice Constantin-Weyer, « Propos d'un octogénaire », texte inédit, Fonds Constantin-Weyer, archives de la Bibliothèque municipale de Nancy (France).

11. Selon les registres paroissiaux de Saint-Claude, Maurice Constantin et Raoul de Villario sont résidants de Saint-Claude en 1903 (Lucille Marchand-Bazin, *Anecdotes : Saint-Claude, Manitoba (1892-1992)*, Saint-Claude, Comité du livre du Centenaire, 1992, p. 53). Dans la préface de l'édition de 1958 d'*Un homme se penche sur son passé*, Constantin-Weyer mentionne qu'il est au Canada dès 1903 : « Mais, lorsqu'en 1927, j'ai commencé de l'écrire [le roman *Un homme se penche sur son passé*], j'avais encore les yeux et la mémoire riches de mes onze années passées au Canada, de 1903 à 1914, date à laquelle je suis revenu en France pour répondre à l'appel de la mobilisation » (« Préface », *Un homme se penche sur son passé*, Tours, Imprimerie Mame, coll. « Club des jeunes amis du livre », 1958, p. v). On indique les mêmes dates de séjour au Canada dans un article de 1928 : (Maurice Constantin-Weyer, « La vie et la mort du rat musqué canadien », *Le journal des voyages*, vol. 4, nº 135, 20 décembre, 1928, p. 843.

En 1904, c'est un nouveau départ. Au Havre, ils s'embarquent sur le *Halifax* le 20 juillet. La traversée ne se fait pas sans difficultés ; la mer est très houleuse et plusieurs passagers sont atteints du mal de mer. Maurice Constantin attrape la typhoïde et doit séjourner en quarantaine à Grosse-Isle (Québec) à compter du 2 août. Puis, après avoir repris des forces, c'est le départ vers l'Ouest. M. Constantin et R. de Villario arrivent à Saint-Claude (Manitoba) en septembre :

> Je ne te parlerai plus de ma maladie si ce n'est pour te gronder de t'être tant tourmentée. Je n'attends dans cette île la date du 13 ou du 15 septembre que pour avoir repris non seulement l'entière santé, mais toutes mes forces dont j'ai besoin pour le Far-West.
>
> […]
>
> Le lendemain, les brouillards ont commencé et le 24 la mauvaise mer qui ne devait plus nous quitter. C'est alors que je suis tombé malade et qu'on m'a débarqué à Grosse Isle où j'ai trouvé un dévouement et des soins vraiment rares[12].
>
> Je vais beaucoup mieux, je commence à me lever. D'ailleurs je suis très bien soigné ici. Le docteur est excellent. Mais il y a une chose dont je souffre, c'est la faim… et dire que j'en ai encore pour quinze jours avant de manger raisonnablement. J'en suis encore au lait. Notre voyage sur l'Halifax avait très bien commencé. Raoul et moi étions au nombre des rares heureux mortels qui échappions au mal de mer, quand vers le quatrième jour de la traversée je me suis senti malade.

12. Extrait d'une lettre de M. Constantin à sa mère, datée de Grosse-Isle, le 25 août 1904. Cette lettre est reproduite dans André Fauchon, *op. cit.*, 1988, p. 14-15.

> J'ai passé quelques jours sur le bateau à être vraiment bien mal, et comme tu peux le croire, ce n'est pas agréable d'être malade à bord. Les machines, le roulis, le tangage… surtout que nous avons eu gros temps[13].

Amélie Constantin et Marguerite les rejoignent l'année suivante. Peu de temps après, en 1905, Marguerite épouse Raoul en l'église de Saint-Claude.

En 1906, M. Constantin et R. de Villario achètent une section de terrain – 640 acres – au sud-est de Saint-Claude. Les hypothèques sont élevées, les revenus ne sont pas suffisants et les déboires agricoles s'accumulent. Il est bien évident que l'on ne s'improvise pas fermier :

> Ils [mon frère et mon mari] ignoraient tout de l'agriculture. Bien conseillés, ils se seraient placés pour une année chez un bon fermier indigène, et ils auraient fait ainsi l'apprentissage de leur dur métier, ce domaine alors, n'eut pas été pour eux une trop grosse entreprise. Mais ils n'avaient aucune expérience ; il [*sic*] durent faire appel à celle des autres, et cela fut si dispendieux qu'en moins de deux ans ils furent, en même temps que nous, complètement ruinés[14].

Constantin et Villario vendent d'abord 320 acres en 1908 ; puis, la même année, Maurice, à la suite sans doute d'un

13. Extrait d'une lettre non datée de M. Constantin à sa mère. Cette lettre est reproduite dans *Ibid*., p. 15-16.

14. Marguerite Constantin-Fortin, *Une femme se penche sur son passé. La vie canadienne vue par la sœur de Constantin-Weyer*, Paris, les Livres Nouveaux, 1940 [1939], p. 23-24.

désaccord avec son beau-frère, lui cède sa part sur le reste des terres et va acheter, au nord de Saint-Claude, un terrain de 240 acres :

> En 1909, établi au sud d'une corne de bois, au nord d'une prairie vierge encore, j'avais à peine pu cerner de trois raies de charrue une petite maison de planches, et une écurie en tronc d'arbres grossièrement équarris, que j'avais construites de mes mains. J'y habitais avec ma mère ; mon cheptel fraîchement reconstitué […] se composait de deux chevaux et d'une demi-douzaine de bêtes à cornes […][15].

En 1910, M. Constantin épouse Dina Proulx, une Métisse, en l'église de Saint-Daniel. De ce mariage naîtront Marcelle (1911), René (1913) et Raoul (1914) ; le père ne connaîtra pas le petit René, né après son départ pour la guerre et décédé à Winnipeg en 1919.

Avec sa nouvelle ferme, Maurice Constantin n'a toujours pas la tête d'un fermier. Il préfère la chasse, la pêche, l'aventure, la lecture… Cependant, il est difficile de préciser à quel moment il aurait voyagé dans l'Ouest et dans le Nord. Ne dit-on pas qu'il fut tour à tour cow-boy, trappeur, chasseur, fermier, commerçant de chevaux, agent des terres, commis de magasin… ? Il ne fut pas le seul à échouer en tant que fermier ; des dizaines d'autres ont échoué, attirés par une publicité trompeuse du gouvernement canadien qui vantait les mérites du pays, où le lait et le miel coulaient dans les rues[16] :

15. Maurice Constantin-Weyer, *Manitoba*, Paris, Rieder, 1924, p. 47.
16. Stéphane Jarre, « Des trous d'eau aux flots de lait. Souvenirs vivants de Saint-

> Tous ceux qui ont pris des « homesteads » dans la partie boisée de l'Ouest canadien vers les années 1900, ont été obligés, pour la plupart, de traverser des moments très difficiles et, sans la chasse ou la pêche, ils n'auraient pas pu manger. Il n'était pas donné à tous non plus de réussir comme colons[17].

En 1911 et en 1912, M. Constantin vend à nouveau ses terres et déménage avec sa famille à Morris, où il sera commis de magasin. Puis, la famille déménage à Portage-la-Prairie. M. Constantin travaille alors pour une équipe d'arpenteurs. Quelques mois plus tard, il est agent des terres à Hudson Bay Junction (Saskatchewan).

Le séjour des Constantin au Manitoba n'a pas été des plus heureux, un séjour très souvent perturbé par divers incidents et événements : l'altercation de Maurice avec le curé de Saint-Claude, la légèreté de sa sœur Daisy (Marguerite) – qui s'entendait très bien avec Héliodore Fortin[18], l'instituteur du village –, l'opinion très libérale des Constantin et leur morale. Aussi, les gens de Saint-Claude reprochaient à Maurice Constantin sa paresse : ils ne pouvaient pas accepter le fait qu'il avait une bibliothèque et qu'il passait son temps à lire et à flâner[19].

Claude », *La Liberté*, vol. 73, n° 51, 3-9 avril 1987, p. 11.

17. Roger Motut, *Maurice Constantin-Weyer, écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1982, p. 119.
18. Après son divorce avec Villario, elle va épouser, en secondes noces, Héliodore Fortin. C'est ce qui explique qu'elle publiera plus tard sous le nom de Marguerite Constantin-Fortin.
19. Verbatim. Entretiens avec Gabrielle Arbez, Irène Galliot, Marie Jobin-Clandenin et Marie Trémorin-Heiget à Saint-Claude, en avril 1989. Les enregistrements peuvent être consultés au Service des archives de l'Université de Saint-Boniface.

En 1914, la guerre éclate en Europe. Avec son beau-frère, Maurice Constantin fait partie des volontaires et quitte donc Saint-Claude avec, semble-t-il, peu de regrets !

> Après onze années d'exil, de labeurs, de luttes sur une terre étrangère, au milieu d'une nature hostile, ces mots [honneur et patrie] que je croyais oubliés surgirent du fond de ma mémoire, et m'imposèrent leur présence[20].
>
> Ces forêts profondes, presque muettes […] ces prairies vallonnées que défonce la charrue à vapeur, ces villes de l'ouest poussées en quelques années, et qu'emplit de sa rumeur la fièvre des businessmen, je leur dis un adieu qui m'étonna par le peu d'émotion que j'y mis[21].

Amélie Constantin-Bompard et Marguerite de Villario rentrent en France après la guerre avec les enfants Marcelle et René. Dina Proulx reste au Manitoba, contrairement à ce que plusieurs ont écrit, non pas parce que les Constantin la jugeaient indigne de les accompagner, quoiqu'il existait une différence de culture entre les familles Proulx et Constantin[22], mais parce qu'elle avait refait sa vie. En allant défendre sa patrie,

---

20. Maurice Constantin-Weyer, *Manitoba*, *op. cit.*, p. 127.
21. *Ibid.*, p. 130.
22. D'ailleurs, Constantin-Weyer a abordé le thème de la différence des cultures à au moins trois reprises : dans *Un homme se penche sur son passé*, *op. cit.* (le Français Monge et l'Irlandaise Hannah O'Molloy) ; dans *Mon gai royaume de Provence*, Paris, Reider, coll. « Prosateurs française contemporains », 1933, 265 p. (le Lorrain Jean Fabre-Walferdin et la Provençale Suzanne Canavelli) ; et dans *Une corde sur l'abîme*, Paris, Reider, coll. « Prosateurs français contemporains », 1933, 253 p. (le Français Robert Everard et l'Américaine Grace Hobbes). Voir Paulette Collet, « Le drame du couple dans l'œuvre de Constantin-Weyer », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 1, n° 1, printemps 1989, p. 119-130.

M. Constantin abandonnait temporairement les siens tout en espérant revenir auprès d'eux ; toutefois, la guerre et le destin en ont décidé autrement :

> Là-bas, outre-océan, il est un coin de pays que je ne reverrai jamais plus […].
>
> Il doit y avoir des arbres jeunes et pleins d'illusions… Et puis, dans l'ombre, une maison morte[23].

La Première Guerre mondiale

> Pour moi, du moins, la guerre
> m'a enseigné à me dominer…
>
> Maurice Constantin-Weyer[24]

En 1914, la guerre éclate en Europe. Maurice Constantin et un groupe de compatriotes quittent Saint-Claude pour rejoindre l'armée française comme volontaires. M. Constantin fait partie du 58e régiment d'infanterie. Par sa vaillance, son courage et son héroïsme, il est décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre, et fait chevalier de la Légion d'honneur. Ces décorations, en plus de deux citations, lui sont décernées sur le champ de bataille. Dans *P.C. de compagnie*[25], il retrace la vie dans les tranchées et relate ses déboires avec le général Sarrail : il fut traduit devant un tribunal militaire pour insubordination et fut acquitté.

---

23. Maurice Constantin-Weyer, *Manitoba*, *op. cit.*, p. 134.
24. « Propos d'un octogénaire », *op. cit.*
25. Maurice Constantin-Weyer, *P.C. de compagnie*, Paris, Rieder, coll. « Prosateurs français contemporains », 1930, 232 p.

Blessé en 1917 sur le front d'Orient, Maurice Constantin doit passer de longs mois sur un lit d'hôpital. Malgré ses nombreuses blessures, qui l'empêchent de continuer de servir dans l'infanterie, il retourne à la guerre comme volontaire au 19e bataillon de chars légers. Il raconte cette expérience dans *La salamandre*[26].

La réputation de soldat de Maurice Constantin étant solidement établie en France, la promotion 1931-1934 de l'École militaire d'infanterie de Saint-Maixent porte son nom, promotion « Constantin-Weyer ». Aussi, malgré toutes ses horreurs, la guerre aura permis à Maurice Constantin de faire la rencontre de Germaine Weyer (petite-nièce du général Yusuf), infirmière à l'hôtel particulier de la duchesse de Rohan à Paris, transformé, pour la circonstance, en hôpital de convalescence. Maurice Constantin et Germaine Weyer vont se marier à Vichy, le 14 septembre 1920. De ce mariage naîtront deux enfants : Françoise (1921) et Pierre (1924).

Grand blessé, handicapé à vie, marchant avec une canne, il lui faut gagner sa vie et celle de sa famille puisque la prime de démobilisation n'est pas suffisante. Il se fera traducteur, journaliste… puis romancier.

26. Maurice Constantin-Weyer, *La salamandre*, Paris, Les Étincelles, coll. « des Témoignages de combattants français », 1930, 91 p.

Service des archives de l'Université de Saint-Boniface

Maurice et Germaine Constantin-Weyer à Vichy vers 1961

Le traducteur, le journaliste et l'homme de théâtre

Dès son plus jeune âge, Maurice Constantin-Weyer est initié à l'allemand et à l'anglais par deux gouvernantes, Fräulein Maria et Miss Jones ; et, plus tard, au cours de ses études classiques, il apprend également le latin et le grec, dont il possède une très bonne maîtrise.

Sa connaissance de la langue anglaise, qu'il a eu l'occasion de perfectionner lors de son séjour dans l'Ouest canadien, lui permet de traduire des textes classiques de grands écrivains anglais et un essai spécialisé sur le judaïsme au cours de sa longue convalescence. Il va continuer son travail de traducteur encore quelque temps, tout en assurant la direction du journal *Paris-Centre* à Nevers à partir de 1923. Ses traductions ont été publiées entre 1921 et 1930[27] :

> On a beaucoup parlé, dans la presse, de l'*Épopée canadienne* du nouveau lauréat mais personne, que je sache n'a encore souligné ses mérites de traducteur. Or, Constantin-Weyer, qui connaît parfaitement la littérature anglaise, a publié, en 1921 et 1922,

27. George Farquhar, *Le stratagème des roués*, Paris, La Renaissance du livre, coll. « Littérature ancienne française et étrangère », 1930, 115 p. ; William M. Thackeray, *Le livre des snobs*, Paris La Renaissance du livre, coll. « Littérature ancienne française et étrangère », [1922], 226 p. ; William Shakespeare, *Falstaff, sa vie, sa mort*, Paris, J.-M. Dent et fils, 1924, 189 p. ; Israel Abrahams, *Valeurs permanentes du judaïsme*, Paris, Reider, coll. « Judaïsme », 1925, 123 p. et Jonathan Swift, *Les voyages de Gulliver*, Paris, La Cité des livres, 1930, 2 vol. Deux traductions n'ont pas été publiées : celle de *She Stoops to Conquer* d'Oliver Goldsmith et celle de *The History of Tom Jones, a Foundling* de Henry Fielding. Cette dernière devait paraître avec une préface d'André Gide, mais un désaccord entre le traducteur et le préfacier en a empêché la publication.

deux traductions dans la collection dirigée par Mac Orlan à la « Renaissance du Livre »[28].

La traduction et le journalisme lui permettent de subvenir aux besoins de sa famille. En 1921, avec la publication de son premier roman, *Vers l'Ouest*, il entreprend une carrière d'écrivain. À l'occasion, Maurice Constantin-Weyer écrit directement en anglais et adapte quelques-uns de ses textes en anglais. Ces travaux sont toutefois demeurés inédits.

Aussi, pendant la Seconde Guerre mondiale, il est professeur d'anglais au collège de Cusset. Il a raconté son expérience dans un article, « Comment de cow-boy, je suis devenu professeur d'anglais », dont nous n'avons pas pu retrouver la référence exacte :

> Ma foi, ce métier me passionna tout de suite… c'était un enseignement tout en or… C'était à qui lèverait le doigt pour être interrogé. C'était à qui saurait le mieux sa leçon. Et combien cela me rajeunissait.
>
> […]
>
> L'eussé-je cru ? à l'époque où j'étais cow-boy, que ces textes de Shakespeare que mes yeux jeunes dévoraient, le soir, à la seule lumière de mon feu de camp, dans la prairie, je les expliquerais avec amour à de jeunes élèves, leur montrant les secrets de la versification de Shakespeare, ce vers décasyllabique, ïambique, si souple, coupé par des chansons où l'on retrouve la vieille métrique d'Anacréon, les amphibraques et les amphimacres ?

28. Jean Guy, « Constantin-Weyer traducteur », *Les Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, 19 janvier 1929, p. 3.

> Que de souvenirs cela évoquait en moi ! J'avais cherché, jadis, au Canada, les secrets de la métrique de Shakespeare dans Coleridge, le premier, je crois, qui ait écrit des choses importantes sur ce sujet. Ce Coleridge… comme le Shakespeare que je possède encore, tout cela venait du grand magasin [Eaton] de Portage Avenue… C'étaient des livres pas très volumineux, imprimés sur ce papier mince dont les Anglais ont le secret, faciles à loger dans une poche, dans une fonte, dans un paquetage de cavalier errant[29].

En outre, Maurice Constantin-Weyer aimait particulièrement le théâtre, et plus spécialement les œuvres de Shakespeare. Il en avait toujours quelques-unes avec lui, au Canada et à la guerre : *La tempête*, *Les sonnets*… En compagnie d'une amie, Clara Longworth-Chambrun, il composa *Le Grand Will*, une pièce de théâtre sur la vie de William Shakespeare qui a été montée à quelques reprises dans la région de Vichy. Il a aussi traduit quelques pages de *Falstaff*, réunies par Ernest Rhys. Après la Première Guerre mondiale, il avait également fait la traduction d'une pièce de George Farquhar, *Le stratagème des roués*, qui fut jouée à Paris dans une mise en scène de Charles Dullin. De plus, il a écrit plusieurs pièces de théâtre, qui n'ont pas été jouées et qui sont demeurées inédites[30].

---

29. Cette lettre est reproduite dans André Fauchon, *op. cit.*, p. 30-31.

30. On peut citer les manuscrits suivants : « Médor » (comédie en 3 actes) ; « La nocturne » (pièce en 3 actes) ; « Oreste » (tragédie d'après Euripide) ; « Pierre et le chèvrefeuille » (comédie en 4 actes) ; « Pioche ou le ministre sans portefeuille » ; « Solange » (comédie en 2 actes) ; « Vacances ministérielles » (comédie en 3 actes). Ces manuscrits font partie du Fonds Constantin-Weyer, archives de la Bibliothèque municipale de Nancy (France).

Un écologiste avant l'heure

Cet amour que Maurice Constantin-Weyer portait à la vie simple, à la nature, au respect de la vie le ferait cataloguer aujourd'hui parmi les écologistes, un mot qui n'avait pas à son époque la vogue qu'il a actuellement.

Françoise Constantin-Weyer, 1983[31]

C'est au cours de promenades en forêt dans les environs de Bourbonne-les-Bains, en compagnie de son grand-père et de son oncle, que Maurice Constantin-Weyer prend contact avec la nature et s'initie à ses secrets :

> Chaque bois, après la pluie, a un parfum qui lui est propre, dosage des odeurs de l'humus, de la fougère et du champignon. Nul bouquet n'est plus pénétrant ni plus charnel. Ce parfum, depuis ma plus tendre enfance, m'a toujours attiré […][32].

Plus tard, au cours de ses visites à Jean-Henri Fabre (1823-1915), l'entomologiste de Sérignan (Provence), lors de son séjour dans les espaces sauvages de l'Ouest canadien ou au cours de randonnées avec sa famille dans des coins pittoresques de France (le Morvan, le Bourbonnais, la Loire, les Alpes…), il multiplie les occasions de connaître davantage la nature, pour être en mesure de mieux la décrire. Elle est pour lui un excellent moyen d'évasion du quotidien et des tracas de la civilisation :

31. Françoise Constantin-Weyer, *Maurice Constantin-Weyer – 1881-1964 – et ses affinités luxembourgeoises*, catalogue de l'exposition qui eut lieu à la Bibliothèque nationale de Luxembourg, du 9 au 22 juin 1983, p. 23.
32. Maurice Constantin-Weyer, *Source de joie*, Paris, Rieder, coll. « Prosateurs français contemporains », 1932, p. 16-17.

> Aimer la nature, la comprendre, c'est le meilleur moyen de s'évader de ce piège effroyable que nous tendent ces contremaîtres plus ou moins supérieurs dont les travaux mènent si rapidement l'Humanité à sa perte.[33]

Maurice Constantin-Weyer aimait profondément la nature, qui est d'ailleurs toujours présente dans son œuvre : romans, essais ou autres récits ; il faudrait les citer tous, mais signalons en particulier les recueils *Clairière* et *Manitoba*, ou *Morvan*, *Source de joie* et *La vie privée des poissons*, qui contiennent d'excellentes descriptions de la nature et des paysages canadiens.

Dans sa préface à l'essai *La vie privée des poissons*, Léon Bertin a écrit :

> L'auteur d'*Un homme se penche sur son passé* nous fait aujourd'hui la surprise de se pencher sur les poissons. Mais n'est-ce pas une façon nouvelle d'évoquer une période de sa vie ? Constantin-Weyer a passé une partie de sa jeunesse dans une région du Canada que peuplaient alors, en toute liberté, des coyotes ou chiens des prairies, des loups, des ours noirs ou baribals, des élans ou orignaux, des cerfs wapitis et cariacous et encore bien d'autres bêtes parmi celles que l'on dit sauvages. Le Manitoba était un paradis nordique. Ceux qui avaient la chance d'y écouler leurs jours à l'abri des artifices de la civilisation pouvaient y assister aux scènes multiples, plaisantes ou dramatiques, de la vie animale. Tantôt c'était la danse nuptiale de la grouse ou le roulement de tambour de la gelinotte [*sic*] devant un cercle admiratif de femelles. Tantôt, au contraire,

33. Maurice Constantin-Weyer, « Préface », Henry Beston, *Une maison au bout du monde*, Paris, Stock, coll. « L'homme sur la terre », 1953, p. 13.

c'était la lutte du loup contre le coyote, de celui-ci contre le rat et le spermophile, lutte à mort, mais nécessaire pour assurer la vie des uns et des autres et l'équilibre le meilleur entre les êtres. L'homme n'était pas encore intervenu pour rompre cet équilibre qui était également la règle dans le monde des eaux, dans l'Assiniboine comme dans les autres rivières du Grand Ouest canadien.

Cet équilibre de la nature sauvage est peut-être l'impression la plus forte qu'ait ressentie Constantin-Weyer au cours de sa vie. Aussi ne peut-on pas s'étonner qu'elle transparaisse dans son nouveau livre où tant de souvenirs de pêche et de chasse, tant d'évocations de sites, tant d'anecdotes savoureuses agrémentent une incursion dans la vie privée des poissons […][34].

L'homme de lettres

Il n'eut pas à retourner dans la Prairie de ses trente ans,
il sut très bien lui redonner vie à distance : distance spatiale,
mais surtout distance de l'art, qui ne s'éloigne de son objet
que pour mieux en percer la nature, et s'en approcher.
Il fit du Canada le lieu, le cadre ou la matière
de ses grands romans et de maints autres récits.

Liliane Rodriguez, 1986[35]

L'œuvre de Maurice Constantin-Weyer a été profondément marquée par le séjour qu'il a fait dans l'Ouest canadien entre

34. Léon Bertin, « Préface », Maurice Constantin-Weyer, *La vie privée des poissons*, Paris, Librairie Stock, coll. « Les livres de nature illustrés », 1954, p. 9-10.

35. Liliane Rodriguez, « Préface », Maurice Constantin-Weyer, *Avec plus ou moins de rire*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1986, p. iv.

1903 et 1914. Sa « sottise » (comme il l'a dit lui-même dans « Propos d'un octogénaire ») a en quelque sorte été bénéfique, d'abord pour lui-même, ensuite pour le Canada, et surtout pour la littérature d'expression française. N'a-t-il pas fait entrer, de façon définitive, l'Ouest canadien, le Grand Nord et le Manitoba dans la littérature d'expression française[36] ?

> […] c'est la période canadienne qui a marqué le plus l'œuvre de Maurice Constantin-Weyer : elle lui fournit presque tous les éléments de ses romans, de ses biographies romancées, de ses contes et de nombreux écrits dont beaucoup sont encore inédits[37].

> Ah ! chère amie ! moi aussi, j'ai parfois la nostalgie. Il me manque ces matins d'hiver que j'aime par dessus tout, avec deux ou trois petites baies rouges et ridées de pembina oubliées par les oiseaux, le départ d'un lièvre blanc sous mes pieds, la trace du chevreuil…

36. D'autres écrivains avant lui, tels que Georges Forestier (*Dans l'Ouest canadien. La Pointe-aux-Rats*, Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1907, 474 p.), Joseph-Émile Poirier (*Les arpents de neige, roman canadien*, Paris, Nouvelle librairie nationale, 1909, 368 p.) ou des contemporains, tels que Louis-Frédéric Rouquette (*L'épopée blanche*, Paris, J. Ferenczi et fils, 1926, 252 p.) et Robert de Roquebrune (*D'un océan à l'autre*, Paris, Éditions du Monde nouveau, coll. « Canadienne », 1924, 255 p.), avaient déjà situé l'action de leurs romans au Canada ou dans l'Ouest canadien, sans toutefois marquer la littérature d'expression française. Aujourd'hui, Forestier, Poirier et Rouquette sont complètement oubliés. Voir Damase Potvin, *Les Oubliés. Écrivains nordiques*, Québec, Éditions Roch Poulin, 1944, 237 p.

37. Pierre Cony, *op. cit.*, p. 24.

> Tout cela est mort pour moi. Je cherche à le faire revivre dans mes livres. Et c'est particulièrement dur quand on n'a pas l'étoffe d'un homme résigné[38].

Dans ses œuvres sur le Canada « respirent la plaine sauvage, le souffle vivifiant de ces temps […][39] ». « Il sut très bien lui [la plaine] redonner vie à distance […][40] » :

> Il sait […] décrire et dialoguer… Avec les nuances, il note les bruits et les odeurs ; il reproduit l'accent, le jargon et les idiotismes ; il voit les gestes et les costumes. Il aime à prêter au vent, à la mer, à la neige, aux plantes, aux animaux, à tout, mille intentions humaines, malicieuses ou méchantes […][41].

Le Canada est très présent non seulement dans ses écrits, mais également dans ses peintures et ses « magnifiques aquarelles d'une étonnante facture, légères, aériennes, diaphanes[42] ». « À l'auteur de métier s'est mêlé le peintre amateur, qui prit autant de plaisir à décrire par les couleurs que par les mots[43] » :

---

38. Extrait d'une lettre à Marie Le Franc datée du 9 octobre 1929. Cette lettre est reproduite dans André Fauchon, *op. cit.*, p. 156. L'original se trouve dans le fonds Marie Le Franc à Bibliothèque et Archives Canada (Ottawa).
39. Gabrielle Roy, « Le Manitoba », *Fragiles lumières de la terre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 1996 [1978], p. 109.
40. Liliane Rodriguez, « Préface », *op., cit.*, p. iv.
41. Alphonse de Parvillez, *op. cit.*, p. 336-337.
42. Pierre Cony, « Mes rencontres avec Maurice Constantin-Weyer », *Cahier de l'Académie du Vernet*, Vichy, Imprimerie Wallon, 1981, p. 45.
43. Bernard Mulaire, « Constantin-Weyer (Constantin), Maurice », David Karel (dir.), *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord : peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, photographes et orfèvres*, Québec, Musée du Québec et Presses de l'Université Laval, 1992, p. 191.

> Les images nettes, les couleurs précises que nous livre sa plume ont été saisies et conservées par un œil et une mémoire de peintre. Voyageur du froid, il a préféré à l'objectif sans âme de la caméra, le crayon qui note les formes des collines, des vallées, du cours herbeux de la rivière, la courbe d'un vol d'oiseau[44]…

Une date va changer ou bousculer la vie de Constantin-Weyer : le 5 décembre 1928. Ce jour-là, l'Académie Goncourt s'est réunie, selon la tradition, au restaurant Drouant, place Gaillon (Paris), pour l'attribution du prix littéraire le plus prestigieux de la littérature d'expression française au roman *Un homme se penche sur son passé*.

> Aussi, au milieu de cette littérature intellectuelle et artiste, l'apparition d'*Un homme se penche sur son passé* fit l'effet d'un grand coup de vent du large, venu des solitudes du Nord canadien, balayant les artifices littéraires et soufflant un air nouveau[45].

En plus de son œuvre qui a pour cadre l'Ouest canadien, Maurice Constantin-Weyer a abondamment écrit sur divers sujets : gastronomie, biographies romancées, voyages, histoire… et publié plusieurs romans dont l'action se déroule en Europe, dans les pays scandinaves ou en France (Bretagne, Provence, Lorraine, Loire…), ou exceptionnellement à New York ou en Amérique latine.

---

44. Jean Barois, « Constantin-Weyer, Prix Goncourt 1928 se révèle peintre de talent », *Paris-Soir*, 11 mars 1934.
45. François Chateau, « Le message de Constantin-Weyer », *Cahier de l'Académie du Vernet*, Clermont-Ferrand, Imprimerie Egullion, 1973, p. 19.

Dans toute cette production, publiée entre 1921 et 1958, Maurice Constantin-Weyer n'a pu s'empêcher de faire souvent allusion à l'Assiniboine, au Manitoba, à l'Ouest canadien ou au Grand Nord. « Rares sont ceux [les livres] où il n'évoque pas quelques souvenirs du Canada[46]. »

À partir de 1931, il abandonne la direction du *Journal du Centre et de l'Ouest* de Poitiers et se consacre uniquement à son métier d'écrivain. Il s'installe d'abord à Orléans ; puis, à l'automne 1939, il déménage à Vichy dans la maison de sa belle-mère, que sa femme reçoit en héritage.

Les années de guerre sont pénibles pour lui et sa famille (sa sœur Marguerite, ses fils René et Pierre et ses deux gendres), comme en témoigne l'extrait de cette lettre :

> En septembre 41, cela a été le tour de ma sœur, Mme Constantin-Fortin, condamnée à trois mois de prison et 3 500 fr d'amende pour « intelligence avec l'ennemi ». À peine sortie de prison, ma sœur est arrêtée à Nice par les Italiens et dirigée vers le camp de Gênes. Relâchée par miracle, en 44 elle est convoquée à la Gestapo de Nice. Elle savait ce qui l'attendait. Elle avait une fabrique de fausses cartes d'identité pour maquisards. Alors, au lieu de se rendre à la Gestapo, elle a pris le maquis. Mon fils Pierre, âgé alors de 18 ans, passe les Pyrénées : quatre mois de prison en Espagne. Dans les circonstances que vous savez, Franco l'avait mis au régime « politique », ce qui était du genre Buchenwald. Relâché enfin, il a fait deux ans de convois sur mer, chasse aux sous-marins, dragage de mines […].

46. Paulette Collet, *Les romanciers français et le Canada (1842-1981) : anthologie*, Sherbrooke, Naaman, coll. « Anthologies », 1984, p. 102.

> Mon gendre aîné, Rispal, déporté à Buchenwald, actuellement libre, mais dans un sanatorium. Mon gendre n° 2, Pierre Medawar, arrêté et torturé par la milice en avril 44, relâché sur l'intervention de Laval (je dois le dire), arrêté une seconde fois en juillet 44, comme otage pour son jeune frère, lequel était chef de groupe au maquis. Moi-même, dénoncé – tenez-vous bien ! – comme communiste, en 43 […] Et je passe sur trois perquisitions, deux miliciennes, une gestapo. Heureusement, je m'y attendais et tout était à l'abri […][47].

Malgré l'Occupation, le gouvernement Pétain et la Résistance, la vie doit continuer. Tout en cultivant son jardin, Maurice Constantin-Weyer n'arrête pas d'écrire, et d'autres publications s'ajoutent à son œuvre déjà importante. Et avec la Libération, la vie reprend lentement son cours normal. Maurice Constantin-Weyer vit des jours heureux et paisibles auprès de sa compagne, jusqu'à la disparition de celle-ci au printemps de 1961. Il déménage ensuite chez sa fille à Luxembourg. Pour occuper ses loisirs, il rédige un journal, encore inédit, et de nombreux autres manuscrits. En 1964, il revient à Vichy pour y finir ses jours. « Je ne pense pas qu'il aurait aimé nous quitter ailleurs que dans ce pays où sa femme reposait[48] ». Il s'éteint le 22 octobre 1964. Maurice Constantin-Weyer repose, aux côtés de sa compagne, dans le caveau de la famille Larbaud, dans le cimetière de Creuzier-le-Vieux, à quelques kilomètres de Vichy.

47. Extrait d'une lettre à un ami, datée du 7 juin [1945], Service des archives de l'Université de Saint-Boniface.

48. Françoise Constantin-Weyer, *op. cit.*, p. 5.

La loi du Nord[49]

Le roman *Telle qu'elle était en son vivant*[50], également connu sous le titre *La loi du Nord*, a été publié en 1936. Il fait partie de la série des romans canadiens de Constantin-Weyer, série qui avait débuté, en 1921, avec *Vers l'Ouest*. Outre les intrigues habituelles – comme dans *Un sourire dans la tempête*[51], il y a trois hommes amoureux de la même femme –, le lecteur retrouvera dans ce roman ce qui fait la richesse et la beauté de l'écriture de Constantin-Weyer : les descriptions du territoire, des espaces sauvages et des grandes étendues de neige et de glace. Toutefois, le lecteur est entraîné dans de nouveaux paysages, ceux de la montagne, puisque l'action se déroule en bonne partie dans les Rocheuses : à partir des prairies, les protagonistes essayent, non sans peine, de traverser cette muraille de pierres, de glace et de neige afin de se rendre à Vancouver :

> [Le lecteur] sera pris par cette épopée à quatre personnages, par cette poursuite à travers le désert glacé, dans de rudes montagnes encore invaincues, par la fuite véritablement héroïque qui se livre chez les uns et les autres entre les forces contraires du devoir, de l'instinct, de l'amour et de l'amitié, et par le triomphe final des sentiments les plus hauts[52].

49. Voir l'introduction à l'œuvre de Nova Doyon, qui suit cette introduction à l'auteur.
50. Maurice Consantin-Weyer, *Telle qu'elle était en son vivant*, *op. cit.*, 254 p.
51. Maurice Consantin-Weyer, *Un sourire dans la tempête*, Paris, Rieder, coll. « Prosateurs français contemporains », 1934, 241 p.
52. Charles Bourdon, « Les romans », *Revue des lectures*, vol. 24, nº 4, 1936, p. 409.

> Les Rocheuses servent à la dramatisation de la fiction, à la mise en scène du combat pour la vie, car ce désert de roche et de neige est un lieu de mort et, en même temps, un lieu de terrible beauté, celui des splendeurs du froid et des hautes altitudes, qui n'ont guère d'égales. Dans ce décor inhumain, les personnages doivent se montrer surhumains s'ils veulent survivre[53].

La même année, en 1936, Contanstin-Weyer publie un autre roman, *La demoiselle de la mort*[54], dont l'action se passe également dans la montagne, mais cette fois-ci dans les Alpes. Cette « demoiselle de la mort », qui est en quelque sorte le « personnage » central de l'ouvrage, c'est une montagne qu'aucun alpiniste n'a encore réussi à escalader. Encore là, sur fond d'intrigue amoureuse, les deux protagonistes vont se lancer à l'assaut de cette montagne et réussir, non sans de nombreuses difficultés, à parvenir à son sommet et à redescendre au village.

Avec sa famille, Constantin-Weyer s'est souvent déplacé dans les régions montagneuses ; d'ailleurs, il le mentionne dans quelques écrits, notamment dans *Le flâneur sous la tente*[55]. Fin observateur de la nature, il a bien noté les détails des paysages et en a esquissé des croquis pour ses aquarelles. Il faut se rappeler que son œuvre est souvent parsemée de références à la flore et

53. Robert Viau, « *La loi du Nord* de Maurice Constantin-Weyer : l'aventure, l'amour, la mort », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 17, nos 1-2, 2005, p. 163.

54. Maurice Consantin-Weyer, *La demoiselle de la mort*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1936, 253 p.

55. Maurice Consantin-Weyer, *Le flâneur sous la tente*, Paris, Librairie Stock, coll. « Les livres de nature », 1935, 219 p.

Service des archives de l'Université de Saint-Boniface

Affiche du film* La loi du Nord *(1939)

à la faune et de descriptions précises des paysages, notamment les régions glaciaires avec leur vocabulaire technique et géographique dans *La loi du Nord*:

> Parvenus à la limite du dernier sapin, nous regardions, non sans terreur, une gorge sauvage. Une partie du glacier descendait dans cette gorge, et nous dominions ce fragment. C'était une cascade de séracs […] Un glacier, c'est une rivière. Si lente que soit sa course, cette course ne s'arrête jamais. Elle ne reconnaît aucun obstacle. Elle burine le rocher le plus dur, l'use et en charrie au loin les débris.
>
> À chaque obstacle que lui imposaient les courbes de ce vallonnement dont il était l'impatient captif, le glacier se crevassait dans la lutte […] Au fond de ces crevasses coulait le torrent glaciaire, que l'hiver même le plus rude ne parvient pas à tarir. Car, au fond, le névé et le glacier opposent la compression, c'est-à-dire, en fin de compte, un accroissement de température[56].

Avec la collaboration de Constantin-Weyer, le cinéaste belge, Jacques Feyder[57], a adapté ce roman en 1939. Ce film, en noir et blanc, est l'un des classiques du cinéma francophone, avec Michèle Morgan comme vedette principale[58]. Toutefois,

---

56. Maurice Constantin-Weyer, *La loi du Nord ou Telle qu'elle était en son vivant*, 2013, p. 180-181.
57. John Ford, *Jacques Feyder*, Paris, Seghers, coll. «Cinéma d'aujourd'hui», 1973, 191 p.
58. Deux autres romans de Constantin-Weyer ont été portés à l'écran, mais ces films ont connu beaucoup moins de succès: *Un sourire dans la tempête*, adapté par René Chenas en 1950, et *Un homme se penche sur son passé*, adapté par Willy Rozier en 1958. D'autres projets n'ont pas abouti: *L'équipe sans nom*, *La chanson d'Ingrid*… Un téléfilm s'est ajouté en 1995: *Les amants de la Rivière-Rouge*, d'après *Un homme se penche sur son passé*, sous la direction d'Yves Boisset.

le tournage n'a pas eu lieu dans les Rocheuses, mais en Suède (dans la région de Kiruna) et dans le Morvan (France). Le film devait être présenté au premier Festival de Cannes à l'automne 1939, mais le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale en a perturbé la sortie. Une version tronquée, censurée, a été projetée le 7 mars 1942 sous le titre *La piste du Nord*. Il faudra attendre la fin des hostilités, en mai 1945, pour que ce film soit présenté dans sa version intégrale et avec son titre original.

André Fauchon
Professeur,
Université de Saint-Boniface (Canada)